

LE TEMPS QUI N'EST PLUS

A MA SOEUR POUR LE JOUR DE SA FÊTE

Il fut un temps, ma sœur où, tout petits encore
Nous marchions côte à côte en un sentier fleuri :
Ces jours plein de soleil que le souvenir dore
Sont déjà loin d'ici.

Il fut un temps, ma sœur, où la brise embaumée,
Nous versait à tous deux ses parfums printaniers ;
Nous roucoulions alors sous la même ramée
Nos refrains familiers

Il fut un temps, ma sœur, où notre âme sereine
Croyait que le bonheur habitait tous les coeurs,
Qu'un sentier de la vie on cheminait sans peine
En effeuillant des fleurs.

Il fut un temps, ma sœur, méconnaissant le
monde, où l'on se serait dit : Le cœur ne ment jamais ;
La joie était réelle et la douleur profonde,
Les plaisirs étaient vrais.

Il fut un temps, ma sœur, où la mort au long
[voile]
Laisait bien dans nos coeurs quelques heures de
deuil,
Mais savions-nous alors, tous les chagrins que
La planche d'un cercueil. [voile]

MAIS CES JOURS NE SONT PLUS !

Oh ! ces jours ne sont plus ! Dans notre court
voyage
N'avons-nous pas foulé plus d'écueils que de
fleurs ;
Notre ciel fut souvent obscurci par l'orage
Qui grondait dans nos coeurs.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Les chauds zéphirs
[des plaines]
N'ont plus de nos printemps la suave senteur,
Ils séchent, en passant, tant de larmes hu-
Qu'ils perdent leur fraîcheur. [maines]

Oh ! ces jours ne sont plus ! Nos âmes éprouvées
Savent bien, maintenant, qu'il n'est pas de bon-
heur,
Qu'on se blesse sans cesse aux épines cachées
De la plus belle fleur.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Quelques pas sur
la terre,
Nous ont vite appris que bien des coeurs sont
[enfanteurs],
Que les plaisirs sont faux, que leur joie éphémère
Cache bien des douleurs.

ENVOI

Si la vie a ses pleurs, il est des heures pures
Que l'on goutte dans les affections du cœur.
L'amour, ce feu sacré, répand sur nos blessures
Comme un baume enchanteur.

Oh ! aimons-nous, ma sœur ! Qu'ils passent les
nuages !
Ils nous cachent peut-être un riant lendemain.
Quand on connaît la vie on craint moins ses
En se donnant la main. [orages]

Le douze mars ; ma sœur, ce jour là te rappelle
Les plus doux souvenirs de notre humble foyer ;
Conservez-en toujours la mémoire fidèle
Comme échos du passé.

A. MORISSET.
Ste-Henedine, mars 1880.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

I

LES PLACERS

(Suite)

Ils se trouvaient près de la boutique d'un changeur. C'était une tente en toile, ouverte par devant. A l'entrée était une table en bois, faite de planches grossières, et reposant sur deux troncs d'arbres, dont on n'avait pas encore enlevé l'écorce verte. Une balance, quelques petits tas de dollars ou de piastres, trois grandes pépites, un peu de poussière d'or, une feuille de papier blanc et deux revolvers étaient tout ce que l'on remarquait sur la table.

Derrière ce comptoir se tenait un homme maigre avec des lunettes sur le nez. Il était penché en avant et tenait d'une main la balance et l'autre était posée sur un revolver ; il tourna son regard vers la foule, immobile et muet, comme un renard qui épiait sa proie.

Deux chercheurs d'or s'approchèrent du comptoir ; l'un d'eux tira de sa poitrine un petit sac en cuir qui pendait à son cou par un cordon, ou vida le contenu sur la feuille de papier et dit en français :

— Voilà, papa Crochu ; pèse moi cela et donne-moi des piastres à la place ; mais ne me vole pas ou je renverrai la baraque.

— Qui t'appelle ? grommela le banquier. Prends ton or et va ailleurs.

— Allons, allons, pas tant de paroles. Pense-le, te dis-je, je ne détournerai pas les yeux de tes doigts crochus.

Le changeur enfossa sa main dans le petit tas de paillettes d'or, et prétendit que le métal n'était pas pur ; l'autre soutint le contraire en jurant. Tout en parlant et en disant, le changeur pesa l'or et compta une certaine somme en piastres. Les chercheurs d'or quittèrent la boutique en disant que ce serait un fin renard, celui qui saurait les tromper.

Pardoës emmena ses amis. Lorsqu'il se vit assez éloigné du changeur :

— Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le plus grand escroc que l'on puisse trouver dans toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans de galère pour avoir signé de faux billets de banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Premièrement, il a un poids en cuivre dans l'intérieur duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent beaucoup trop ; secondement il ne leur a pas donné le prix de l'or, à beaucoup près, et, troisièmement, il a escamoté une partie de l'or de ces hommes, à travers le papier.

— A travers le papier ? s'écria Donat étonné. Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

— Tu ne comprends pas ce que je veux te dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur l'autre ; au milieu de chacune de ces feuilles, il y a une coupure que l'on ne peut apercevoir. Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le changeur joue avec ses doigts dans l'or, en apparence pour s'assurer qu'il est pur ; mais il remue les feuilles de papier de telle façon que les coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe au travers. Il a volé de cette manière une once d'or à son dernier chaland.

— Et l'as-tu remarqué enfin cette fois ? demanda Victor.

— Certainement, aussi bien que je te vois.

— Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres chercheurs d'or ?

— Oui dà ! si on calcule ainsi dans les placers, on s'attire à tous moments les affaires les plus dangereuses. Chacun pour soi : tant pis pour celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un mot, le changeur aurait appelé par un coup de sifflet, un cri où tout autre signe, les gens des stores environnantes et nous aurions été entourés instantanément d'une vingtaine de gaillards menaçants. Les propriétaires des boutiques ont conclu une sorte d'alliance pour leur défense générale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas tenir longtemps i-i.

Ils passaient en ce moment devant quelques stores où l'on vendait de la farine, du lard et d'autres provisions.

— Un jambon ! s'écria Donat. Mes amis, voilà un jambon ! Pardoës, achetons le ; nous ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche. Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on n'a mangé depuis si longtemps que des galettes avec du lard à moitié gâté !

— Innocent ! dit le Bruxellois. Ce jambon coûte peut-être quatre onces d'or.

— Quatre onces d'or ? Pardieu, il fait bon avoir des porcs ici. Quelques onces d'or, et il y a quatre jambons à un porc !

— Non, mais nous achèterons du tabac ; nous n'en avons presque plus, et cette consolation ne peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoës prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux livres, et en demanda le prix.

— Cinq dollars, répondit-on.

— Plus de vingt-six francs ? grommela Donat. A ce prix, j'achète toute une charrette de tabac à Natten-Haesdonck.

— Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua Pardoës. Les prix baissent et haussent ici encore mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans un mauvais moment ; il y a peu de tabac dans les stores. Si nous attendons jusqu'à demain, nous devrons probablement donner le double. Venez, allons boire un grog dans cette grande tente.

— Si nous buvions plutôt une bouteille de vin ? demanda le baron qui paraissait de bonne humeur.

— Une bouteille de vin ? Elle coûte au moins un once d'or et nous avons à peine dix dollars à nous tous.

— Va donc pour le grog, puisque le vin dépasse nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était remplie de gens qui se tenaient tous debout et avaient un verre à la main, car il n'y avait pas siège. Aussi, dès que les Flamands eurent vidé leur grog et payé quatre dollars, ils quittèrent cet endroit, où l'on frémisait en entendant le langage grossier des ivrognes qu'on voyait chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait de respirer.

— Venez, maintenant, messieurs, dit le Bruxellois, nous en avons vu assez, et nous ne pouvons pas oublier que nos amis qui sont là-bas aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux stores. Nous possétons encore six dollars. Nous en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour avoir aussi un grog. Nous garderons les autres à tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spacieuse qui semblait remplie de monde, et dans

laquelle on entendait un grand bruit comme si une querelle s'y fut élevée.

— Que vend-on là-dedans ? demanda le baron.

— C'est une maison de jeu, répondit Pardoës s'rottant le front en réfléchissant.

— Ah ! je le vois bien, dit Rozeman. Regarde le malheureux qui en sort ! Il est pâle comme un mort, l'écume lui sort de la bouche, il s'arrache les cheveux. Fauvre jeune homme, il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il avait arrachée à la terre par six mois d'un travail d'esclave !

— Il me vient une idée, murmura le Bruxellois. Les dollars que nous possérons encore ne peuvent nous être d'une grande utilité. Si nous allions : nous risquer au jeu ? Avec un peu de bonheur, on y gagne souvent une grande fortune en quelques minutes.

— Non, non, je n'entre pas là pour un morceau d'or aussi gros que le poing ! s'écria Donat. Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde oreille.

— Et les camarades de la montagne ? objecta Victor. Irions-nous perdre l'argent qui leur appartient ? D'ailleurs, on se bat sans doute là-dedans ...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un coup de pistolet retentit dans la tente. Un mouvement violent, agita le groupe de joueurs, et il s'ouvrît immédiatement pour laisser passer quelques hommes qui portaient un cadavre mourant par les bras et par les jambes, tandis qu'au dessus de leurs têtes brillaient encore des couteaux menaçants et que d'affreuses imprécations remplissaient l'air. La victime qu'ils emportaient hors de la maison de jeu avait reçu une balle dans la poitrine ; le sang coulait encore de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux et ne juraient pas moins que leurs ennemis, disparaissent derrière la tente.... Tout, dans la maison, reprit son train habituel et on entendit de nouveau la voix du banquier dominer le murmure des joueurs. Les Flamands, émus, poursuivirent leur chemin et gardèrent quelque temps le silence.

— Que vont-ils faire maintenant du cadavre du malheureux joueur ? demanda Rozeman.

— Ils vont creuser un trou au pied du rocher et le couvrir de terre et de pierres.

— Sans autres cérémonies ?

— Rien.

— N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au moins une prière sur la tombe ? Demande à Donat.

— Un prêtre ? répéta Pardoës. Un prêtre dans les placers ! il est venu un prêtre lorsque j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions ; il commença à sermonner et voulut rappeler aux chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. S'avez-vous ceci qui est arrivé ? Le pauvre prêtre, pour ne pas mourir de faim, a été obligé de chercher de l'or comme les autres. Personne ne le voulut pour compagnon, parce qu'il voulait entrer par ses exhortations la liberté sauvage qu'on regarde ici comme l'unique avantage de la vie des placers. Il a été obligé de s'engager comme journalier au service d'un chercheur d'or. Où il est resté depuis lors, je n'en sais rien — Eh bien, Donat, que fais-tu donc, niais ? As tu peur que le spectre du mort te poursuive ? Tu fais des signes de croix et tu cours avec les mains jointes. Je crois que tu trembles.

— Je prie pour l'âme du joneur assassiné et un peu pour la mienne répondit Donat. Je tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce pays maudit. Etre enterré dans un coin comme un chien, sans prêtre, sans prières ! pas même une petite place de terre bénite pour attendre le jugement dernier.

Pardoës éclata de rire.

— Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec un gros soupir. Chacun a ses idées. Je ne veux pas repérer ailleurs que dans le cimetière de Natten-Haesdonck, où reposent mes parents. Alors je serai au moins certain que Anneken fera mettre une croix de bois sur ma tombe et versera quelquefois une larme en mémoire de son malheureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort qu'il commença à se frotter les yeux avec la manche de son long frac pour sécher deux larmes qui obscurcissaient sa vue.

Rozeman, dont l'esprit avait été assombri par la vue du cadavre et par les paroles de Donat, consola cependant son mélancolique ami en lui faisant espérer que Dieu, qui les avait visiblement protégés jusque-là, leur accorderait de retourner sains et saufs dans la belle et heureuse Belgique. Il parla de leur arrivée aux placers, des fouilles qu'ils allaient faire dès le lendemain, de l'activité avec laquelle ils travailleront, de l'or qu'ils trouveront probablement en abondance et qui leur permettrait de retourner bientôt en Europe riches et contents et de rendre heureux à jamais Anneken, Lucie, leurs parents et leurs amis.

L'esprit de Donat était extrêmement mobile. Il fallait peu de chose pour l'attrister et l'abattre ; mais peu de chose aussi suffisait pour lui faire envisager les choses sous un beau jour et lui rendre le courage et la confiance. Il sourit déjà aux joyeuses perspectives que le général Rozeman n'avait fait briller devant ses yeux que pour le consoler. Le naïf jeune homme avait déjà oublié le cadavre, et causait du chagrin qu'il allait acheter, de l'existence digne d'envie qu'il allait procurer à son Anneken, de ses petits yeux noirs et de la tendre affection qu'il savait bien qu'elle lui portait.

Pendant qu'ils s'encourageaient ainsi l'un l'autre par la peinture d'un bonheur très éloigné, ils atteignirent le pied du rocher sur lequel était leur tente.

Le matelot maugréait et paraissait très fâché, parce qu'ils étaient restés si longtemps ; il voulait aussi aller aux stores ; et quoique la nuit commençait à tomber, il prétendit ne pas se priver de ce plaisir. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient bu chacun un grog, il exigea un dollar et invita Creps à aller avec lui. Celui-ci refusa son offre en disant qu'il était trop fatigué et qu'il avait grandi sommeil. L'Ostendais partit seul. Les amis, après avoir mangé quelques crêpes, bu un peu de café et posté leur sentinelle, s'enveloppèrent sous leur couverture et se glissèrent sous la tente. Un quart d'heure après, ils ronflaient si fort qu'on eût pu les entendre à cent pas.

Vers onze heures, Donat, en sentinelle diligente, se promenait de long en large près de la tente. La lune brillait dans un ciel pur ; elle n'était qu'à son premier quartier, mais elle répandait assez de clarté pour faire distinguer les objets de très loin comme des ombres noires. Donat pensait bien au cadavre du joueur tué, et disait tout bas une prière pour le repos de son âme ; parfois il s'imaginait voir dans les ténèbres une ombre qui prenait pour lui la forme du Mexicain que le matelot avait assassiné en route ; il entendait bourdonner à ses oreilles les effrayables malédictions du fils de l'innocente victime ; mais il cherchait à se distraire et à se prémunir contre cette peur secrète en contemplant la vallée belle à ses pieds et pareille à un précipice à moitié éclairé. Des centaines de feux brûlaient ou couvraient encore ; le sentinelle et les rares hommes qui erraient dans la lueur rouge nes flammes ressemblaient à des diables veillant sur des hommes réprouvés. La vallée, avec ses ténèbres impénétrables, son silence de mort et ses murailles gigantesques, faisait une impression profonde sur l'esprit de Donat comme s'il avait cru voir le faubourg de l'enfer.

Tout à coup son attention fut attirée par le son d'une voix rauque qui s'élevait au loin derrière les broussailles. Il lui sembla qu'il y avait là des hommes qui se disputaient, car il entendait d'affreuses paroles et des menaces furieuses. Voyant quelqu'un s'approcher entre les sapins, il apprêta son fusil et cria :

— Qui vive ?

— Je vais tout à l'heure te tordre le cou, maudit Yankee ! répondit une grosse voix qui ne ressemblait pas mal au grognement d'un ours.

— Ah ! c'est toi, Ostendais ! dit Kwik en riant. Il me semble que tu as la tête lourde et les jambes faibles. Par ici, camarade, par ici !

— Qu'entends-je ? hurla l'autre qui était encore occupé en imagination, à se disputer avec des hommes invisibles. Tu oses la répéter : Je suis un lâche ! Dis-le encore une fois !... meurs coquin....

Une balle siffla aux oreilles de Donat.

— Allons, allons, Ostendais, bégaya-t-il tout étourdi. Je ne suis pas un ennemi. Je suis Kwik, ton ami.

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, le matelot se jeta sur lui de tout le poids de son corps, et le prit à la gorge comme s'il voulait l'étrangler. Tous deux se renversèrent et roulerent par terre.

Le coup de pistolet avait fait sauter leurs compagnons hors de la tente ; ils furent encore plus surpris par le cri de détresse de Donat que le matelot, avec une force irrésistible, tenait cloué par terre, un genou sur sa poitrine, en criant comme un insensé :

— Des Américains me faire faire ? Je broierai ainsi le cœur du plus fort Yankies !....

En ce moment, leurs amis, réveillés, s'élançèrent au secours du pauvre Kwik et l'arrachèrent des mains du matelot. Celui-ci ne les reconnaît plus et voulut se battre avec tous. On lui prit ses armes et on tâcha de le calmer ; mais il tapait, roulait et mordait comme un possédé.

— Le lasso ! le lasso ! cria le Bruxellois.

— Voilà ! voilà ! Je voulais justement lier la bête féroce. Vite ! vite ! il nous attirera une punition du ciel par ses horribles blasphèmes !

Pardoës entortilla le matelot dans le lasso. L'ivrogne se débattit encore un moment, puis il tomba lourdement sur le sol, sans mouvement. Il rugissait comme un lion : ses malédictions éveillaient les échos de la vallée.

— Donnez-moi sa couverture, dit le Bruxellois. Ne soyez pas si émus, messieurs ; ce n'est que l'ivresse. Demain, il ne saura plus ce qu'il a fait. Retournez dans la tente, camarades ; je monterai la garde et je veillerai sur lui pendant une couple d'heures. Dans dix minutes il dormira comme une souche